

Rétrospective Françoise Sullivan

par Jean-Pierre Duquette, Université McGill

Discrète, silencieuse, Françoise Sullivan poursuit depuis quarante ans une œuvre multiple dont les axes principaux sont la peinture, la sculpture, la danse et la performance. Liée depuis le tout début à ceux qui formeront le groupe automatiste, elle signera *Refus global* et son apport particulier au recueil sera le texte d'une conférence de février 1948 intitulée «La danse et l'espoir». S'il reste relativement peu de choses de son œuvre peinte des premières années, les sculptures (métal découpé et soudé à partir de 1960, rideaux de scène, plexiglass à la veille de 1970) sont — heureusement — plus nombreuses, de même que les photomontages, et les «tondos» du commencement des années quatre-vingts. Restent également des documents photographiques de chorégraphies et performances échelonnées sur plus de trente ans. C'est l'ensemble de cette production qui était réuni pour la première fois dans une exposition rétrospective au Musée d'art contemporain durant l'hiver 1981-1982. Le mérite de cette manifestation revient au conservateur Claude Gosselin qui a également présidé à l'élaboration d'un superbe catalogue (ce à quoi le M.A.C. ne nous avait guère habitués jusqu'ici) et qui plus est, le catalogue a paru à temps pour l'exposition (autre exploit pour notre musée-du-bout-du-monde).

Les portraits, natures mortes et paysages des années 1940-1945 sont exécutés dans le sillage du Fauvisme : taches de couleurs fortes et contrastées qui structurent le tableau, formes soulignées d'un trait noir. À l'heure des fusains surréalistes de Fernand Leduc et des gouaches de Borduas pour l'Ermitage (1942), la peinture de Françoise Sullivan demeure encore relativement «traditionnelle». C'est la danse qui lui servira d'abord à sortir décidément des sentiers battus. Après des cours de ballet classique, elle se tourne vite vers l'expérimentation : «J'ai toujours voulu faire de la chorégraphie, composer mes spectacles, créer...» (Catalogue, p. 12). Dès 1945 elle part à New York et l'année suivante elle s'inscrit au studio Boas où l'accent est entièrement sur le mouvement corporel. C'est là qu'elle organise, en janvier 1946, une exposition d'œuvres de ses amis montréalais (Borduas, Fernand Leduc, Mousseau, Riopelle, Pierre Gauvreau et Guy Viau). Automne 1947, elle rentre à Montréal où elle commence à enseigner la danse moderne et présente ses premiers spectacles qui se situent tout à fait dans le courant des idées automatistes (hasard objectif, pulsions, rencontres non préméditées, imprévisibles relations...). Dans sa conférence de février 1948, elle souligne